

+

×

№9

# Socrate, Sade, Céline, Heidegger

Quels sont les seuls penseurs d'un peu d'envergure ? Ne cherchez pas... Ceux qui ont la pire réputation. (ssch... Ça reste entre nous !)

# SSCh

Celle de Socrate perdue encore au travers de la sacro-sainte prohibition de « la pédophilie ». Avec celle de Sade on n'a que l'embarras du choix ; son retour en grâce n'eût récemment lieu qu'au travers de la valorisation pécuniaire d'un manuscrit. Pour le reste le terme de sadisme dit tout. Céline, l'individu abject, le collabo. Heidegger, le salaud... Évidemment tous ces salopards ont été, sont constamment *désalaudifiés*. On fait la part des choses entre leur grande valeur



## La désalaudification de la pensée pour la rentrée

éternelle et les circonstances de leur biographie. D'abord il y a la prétendue évolution des mœurs. Rimbaud et Verlaine ne sont plus des invertis, des pédés — bref, des tantes, ils appartiennent à l'histoire d'un « groupe » victime d'une discrimination qui n'a plus lieu d'être. L'éviction de la cité grecque dont fut l'objet Socrate, qui y penserait encore ? Pourtant, un penseur qui détournerait les écoliers, aujourd'hui, finirait en camisole chimique (petite-cigüe), accusé d'avoir traumatisé de jeunes esprits. Qu'importe, c'est de l'histoire et l'on ne fait plus le rapport. Socrate n'est qu'une grande figure, et voilà. Sade asticotant des prostituées reste irrecevable. Mais on s'entend à faire la différence entre les actes privés et l'oeuvre — mais surtout entre l'oeuvre et la célébrité, qui finit par tout excuser, sans rien donner à comprendre pour autant. Sade n'est pas lu. Pourquoi le lirait-on ? Il est passé froidement au panthéon des grands écrivains français sans qu'on sache pourquoi. D'ailleurs il ne sert à rien, sauf à faire valoir « qu'on est cultivé et anticonformiste ». Céline, qui guignait tant la veule, l'écoeuvante dégueulasserie de Proust (mais surtout sa célébrité), n'a jamais su être une fade garce haineuse comme le héros de la classe bourgeoise intellectuelle coprophage d'aujourd'hui,

laquelle se repaît avec délice des vieux étrons pourris, puants, de la vieille tarlouze avariée, à l'impeccable réputation de grand écrivain sublime. Céline n'a su être qu'une vraie ordure arrogante et lâche. Peu importe encore, on sait distinguer le blé de l'ivraie et recueillir la merveille, flouter les détails biographiques, extraire la gemme de la vile gangue. Surtout les pages se tournent ; ce qu'on ne tolérerait pas plus aujourd'hui qu'hier, voire encore moins, on en accuse le passé attardé, sans clairvoyance. Pourtant les bons et les mauvaises opinions chez Céline sont soigneusement triés ; si tant est qu'on y regarde d'un peu près, la solution classique étant de ne rien lire et de tartocher de la pseudo critique évasivement totalitaire aux dents qui rayent de manche. De vagues signaux entre illettrés très très intelligents.

La grande mode de la philosophie et de Heidegger voit tout le monde se jeter sur le maître de Fribourg. Nul doute que lui aussi est mot à mot désalaudifié. On doit faire la part du génie et celle du dangereux totalitaire aux dents qui rayent le plancher, déterminé dans une sorte de mouvance nietzschéenne, à faire disparaître l'homme au profit d'on ne sait quel robot déshumanisé.

Le sens commun et le scientisme prennent, comme Sartre ou les structuralistes, Heidegger pire qu'à contresens (c'est d'un autre monde qu'il retourne) et même s'ils y trouvent mille combines qui les sauvent sur le moment de leur nullité (et c'est tout ce qui compte pour tant d'usurpateurs dans le tourbillon du quotidien), rien ne sort de l'ornière habituelle qui trouverait, et qui ferait mieux de trouver si elle savait réfléchir, aussi bien son alimentation ailleurs. Pourtant Heidegger l'a mis en tête de l'édition complète de ses travaux : des chemins — non des oeuvres.

Toutes ces réhabilitations qui tentent de caviarder la dimension du mal et récupérer la puissance chez ces penseurs s'écritent en vain à vouloir les réformer et les innocenter de cela qui fait l'objet des mêmes interdits répercutés au fil des âges. La justesse et l'immortelle portée de ces penseurs sont inaccessibles à ces misérables tentatives de rectification, lesquelles reconduisent la même fausseté maternaliste et familiale, sans pouvoir la renouveler qu'en surface, et encore, de moins en moins. Elles commettent surtout l'erreur de travailler pour l'ennemi en faisant perdurer dans les mémoires des noms qu'elles feraient mieux d'étouffer. Le révisionnisme n'atteint qu'avec peine

une vraie réécriture des textes malgré les trafics des traductions. La force des écrits ne s'entame pas si facilement.

La mauvaise réputation ne suffit pas pour autant à faire la profondeur. À entendre la complaisance critique, le plus placide des disc-jockeys serait encore terrible et dangereux, mangerait de la chair fraîche, serait un effroyable rebelle, un anarchiste et un poseur de bombe.

Ce n'est pas de ce genre de mauvaises réputations dont nous parlons. Ils l'ont tous entonné la chanson de « la littérature et le mal ». Nous n'évoquons que celles qui ne sont pas des prétextes à faire valoir des choses au travers du mécanisme promotionnel intitulé scandale. C'est de penseurs profondément en réaction avec les avis ordinaires de toutes les époques que nous parlons. Ce sont bien les seuls qui vaillent.

Il faut encore parler de la mauvaise réputation des poètes. Ce n'est pas que leurs idées ou leur CV ne soient pas recevables ; mais l'ennui qui s'associe à la poésie dans son ensemble (encore que soigneusement éludé) condamne perpétuellement la poésie à un discret oubli. La poésie est inacceptable par sa forme même ; elle tombe des mains inopportunes avec une délicieuse grâce.

Elle est un comble de résistance naturelle admirable.

C'est vrai qu'au bout d'un certain temps, une grande quantité d'auteurs finissent par n'être finalement plus recevables que dans des petits ouvrages de vulgarisation où l'on paraphrase « de façon intelligible » ce que ces pauvres écrivains fous, associés, s'exprimant avec difficulté, ne savaient pas encore dire avec la simplicité dont on leur fait soudain l'aumône. Sauf que clarifiés à l'excès, désalaudifiés jusqu'au trognon, ils n'ont plus rien à dire que de banal et bien gentil.

Platitudes et bassesse ne progressent jamais en rien. C'est leur lot. Elles se répètent en prétendant bien sûr toujours, par le faux-jour intitulé « nouveauté » être nées du matin. Or elles le sont effectivement, parce qu'il faut les réinventer sous une forme réadaptée, mais fournissant la même teneur de mensonge convenu au petit jour de chaque aurore. Ainsi des choses viennent à la mode et se démodent, sans beaucoup varier.

L'esprit, lui, enfle et s'élève, même si son envol est sans cesse entravé par le poids de la furieuse envie, de la haine mortelle que lui porte la médiocrité. Ces deux mondes jusque-là si liés, s'autonomisent désormais l'un de l'autre étrangement.

*en français dans le txt*

# foutre

la merde, le bordel,  
la paix... Qu'est-ce  
qu'on en a à foutre ?

Annoncé en traduction française pour 2016, *Le good de F...* (en français *Le goût de foutre*) le roman-monstre de la pornstar américaine fait déjà frémir de terreur et trembler d'angoisse l'outre-Atlantique. Révocation de la toute-puissance mamelle, lâché de pigeons des instincts vitaux les plus essentiels, les plus égotistes mais aussi les plus cruels et les plus rieurs, la littérature étatsunienne est en état de choc. En exclu pour toi, un extrait du texte qui fait franchir le sourcil d'un aigle bouffi d'autosuffisance ne souffrant pas qu'on mette en doute la moindre plume de son troufignon pourtant râpé.

Me croira-t-on enfin lorsque j'avance que, bien loin de réadapter une énigme fois toute l'eurofablerie à la sauce porno, ce qui ne vaudrait guère mieux que tous les ignobles films genre *Blanche-Moule* et les sept bites de nain, me croira-t-on une fois pour toutes lorsque j'affirme ne pas relater que du vécul, et rien que du vécul ?

L'arrière-grand-père d'Elvis 1er est l'un de ces originaux qui firent venir pierre à pierre un château d'Europe. Elvis passe pour un excentrique et sa très grande fortune alliée à sa réputation d'être inoffensif lui permet d'avoir des pratiques privées parfaitement confidentielles. Son fort est niché au cœur du pays amish, non loin de la douce Philly (Philadelphia). C'est très tard dans la nuit qu'Elvis m'a appelé à rejoindre son donjon. Et pour une fois il s'agissait d'un vrai. Le pinceau des phares de sa voiture nous servait de guide au travers des épaisses frondaisons d'une forêt très noire. Il fallait bien toute la taille de l'énorme pick-up d'Elvis, surélevé sur des roues de camion, pour accueillir toute l'envergure du gros Elvis surmonté d'une invraisemblable banane blanc des neiges de l'Alaska. Ses bras de Popeye maniaient le gouvernail du véhicule avec assurance. Nous naviguions dans la nuit plus que nous y roulions; la suspension assurait. Tous ces détails je les notais automatiquement dans ma mémoire littéraire. On écrit quand on ne peut plus rien faire d'autre. C'était mon cas. Autour de moi tout s'écrivait. Elvis me parlait de mon site, de mes films et de mon livre; j'étais flatté, au moins c'est ce que je lui disais tout aussi distraitemment, happé que j'étais par l'étrange contraste entre la féerie des diodes du tableau de bord et les yeux des lapins pris dans les phares qui s'écartaient in extremis du souffle de l'engin de mort silencieux. Les chevalières scintillaient aux doigts de l'héritier; au cou, dans le buisson de poils blancs de la chemise blanche ouverte, des diamants brillaient sur une grosse chaîne. Mais il ne put pas résister longtemps à parler de son sujet favori, lui-même. Son vrai nom de famille était de Ray et son père l'avait nommé Jill. Mais l'essentiel de sa carrière de producteur de la variété internationale, il l'avait mené sous le nom de guerre de Melba Ray. Je continuais à noter tous ces détails sans y prêter attention; je n'avais jamais beaucoup suivi « l'excitante aventure » du rock n'roll et les noms cé-



lèbres qu'il me citait; Perplex Barquettes, Los Risiblos, les Shee-peegs, Les trois Moustiquaires, sans m'être absolument inconnus, ne me disaient rien.

Son fidèle Igor n'ouvrit pas la monumentale porte à double battant puisque nous passâmes par le garage où une quinzaine d'autres véhicules miroitaient dans l'ombre. Igor était mort d'abord; Elvis n'employait presque plus que des dispositifs électroniques. Il alliait tradition et modernité. Les montants torsadés des hautes chaises devant la gigantesque cheminée, les tapisseries, les parures d'armes, les armures complétaient le tableau.

Ma queue dans sa main aurait presque paru petite. Il la dévisagea longtemps, dans le calme et la concentration. Il la soupesait, l'examinait posément dans toutes ses dimensions. Rien ne pouvait me faire mieux bander. « Elle sert beaucoup » fut sa première réflexion. Il était fasciné. Je les aurais bien laissés en tête à tête, n'était la difficulté anatomique. Et puis ce n'était pas elle qui ramassait le fric, mais bien moi qui la faisais tapiner, cette sacrée gaule. Elvis m'avait d'emblée, pour me mettre à l'aise, remis un paquet de billets sans les compter, qu'il avait extirpé du tiroir d'un massif secrétaire empire. Tout n'était pas raccord en terme de reconstitution historique. C'est ce qui me plaisait. Le mauvais goût américain était parvenu, chez Elvis (Elvis 1er, c'était son ultime alias), après 3 générations et beaucoup de spectacles, à constituer, sans parvenir à reconstituer justement, un climat historico-fantasmatique qui me semblait être le décor idéal, absurde, québécois d'une actualisation de Sade ou de Radcliffe.

En Europe, je suis Américain, aux États-Unis, européen. Je ne suis jamais parvenu à faire corps avec qui ou que

ou quoi que ce soit, j'ai pris le parti de l'étrangeté avec, je l'espère, de l'orgueil mais pas trop de morgue ni d'ostentation. Je suis un « alien » (non pas un extra-terrestre dévorant, mais, en anglais, un étranger, un non-autochtone). Pour lui ma bite était une curiosité européenne comme sa demeure.

Nous n'avions fait que traverser les salons de réception plongés dans la pénombre et avions gravi un large escalier en colimaçon, interminable. Par les meurtrières en clef de voûte, la pleine lune exhibait sa face plate et blafarde, inquiétante, sur l'outremer d'une nuit d'août.

« Nous aurions pu prendre l'ascenseur, mais l'effet aurait été moins artistique pour ton prochain roman », avait ricané Elvis.

Nous étions maintenant dans une vaste chambre équipée de croix de Saint-André, portiques, tables, barres parallèles, potences, vierge de Nuremberg, chaînes scellées dans les parois. La routine du sado-maso à thème version luxe.

C'est pendant qu'Elvis examinait ma pine sous toutes ses coutures que je remarquai son intérêt. Il n'avait peut-être pas plus de 9 ans ce petit garçon qui lisait sagement sous une lampe.

Je crus savoir comment la scène allait se poursuivre, telle que mon imagination gothique me la décrivait déjà. Elvis ferait torturer le gniard par quelque domestique en le faisant souffrir aux larmes, puis interviendrait lui-même en prétendant consoler l'enfant, grondant son domestique pour sa mauvaise conduite. Enfin l'enfant une fois un peu rassuré Elvis plongerait ses doigts puissants dans sa gorge et la déchirerait en prenant son temps, arrachant les tendons un à un et faisant éclater les artères tout en dégustant la folie, la terreur, la douleur sur les traits de l'enfant, dans son regard buvant son agonie en détail et finissant par le dévorer à belles dents, sans avoir manqué de l'avoir donné à écarteler par cette belle

bite européenne qu'il avait fait venir tout exprès. Après tout manger du bambin ou des huîtres... je n'étais plus très sûr de la différence. Enfin je ne montrais rien de mes sentiments, quels qu'ils fussent (ce dont je n'avais cure) tenant pour compris la nécessité de rester du côté du bourreau plutôt que de verser stupidement dans celui de la victime.

« Mon fils Elvis II », murmura Elvis qui avait surpris mon regard.

Au son de la voix de son père Elvis Junior daqua son grand livre sur un signet (un livre d'heures me sembla-t-il, et peut-être l'un de ceux que j'avais constitués à Thélème) et s'approcha.

« Mon père est une fiote, commença-t-il, et je me réserve d'en faire de la chair à pâté pour ma majorité légale. C'est moi qui ai choisi Joybringer en tant que délégué de mon autorité filiale, pour lui faire sentir ce qu'il mérite à mes yeux ».

Je trouvais son discours un peu littéraire et me chargeais mentalement de le rendre moins irréaliste lorsque j'en ferai usage dans mon livre.

« N'en faites rien, me glissa le père qui lisait dans mon âme, vous gâchez la scène ». Je me le tins pour dit et continuais à tout noter des événements afin d'en rendre compte d'une manière stricte.

« Oui mon fils, mon tout beau, ton père est une merde, un enclulé, un garage à bites. » Et là-dessus Elvis se baissant me fit découvrir dans la raie des fesses de ses jeans, un trou du cul tout rose apparaissant crûment par une écharcure découpée dans le tissu.



## Le monde crétin

En tout état de cause la vraie saloperie est celle qui se targue d'être la grande bonté, l'humanité, la gentillesse, ces qualités des « bons ». Et par effet d'inversion, ce sont les salauds qui nous font bien le plus beau cadeau qu'on puisse faire au genre humain.

Ces derniers, jamais utilisés directement, inutilisables en vérité, indégardables, à leur contact énergétique la création fourmille, explose.

Les crétiens s'efforcent de les corriger et à en raffiner le matériau pour l'industrie — en vain. Les penseurs restent incorrigibles et leur matériau, constitué d'un bloc insécable, fait riper le ciseau; le marteau n'y fait que sonner amplement sans rien briser ni détailler.

Le monde crétin reste à sa propre mesure et ne pénètre jamais la teneur véritable de ces penseurs.

Il faisait beau voir, il n'y a pas si longtemps, le monde crétin comme un malheur inévitable (c'était la politesse stratégique des penseurs, ménageant leur terrible ennemi, qui le nommait ainsi) mais les temps ont viré et le crétin monde n'entame ni ne sanctionne plus la gloire de l'esprit, qui peut bien se passer de lui, puisque le monde crétin a déclaré le premier sa complète indépendance! C'est nouveau.

Et le monde crétin de rire à s'en faire péter les poumons, à l'idée qu'on pourrait se passer de sa grande importance totale et définitive, universelle!

Que des circonstances « intellectuelles » (réputées douteuses, dangereuses mais

Allons bourreau, fais ton office, s'écria l'enfant habillé en petit page, un regard d'eau de douve sous la frange de ses cheveux noirs. C'est là que je reconnus que l'enfant était une petite fille déguisée en garçon. J'avais une casquette d'exécuteur des hautes œuvres posée là à dessein et l'enfilai avant de faire de même avec le derche majestueux dans lequel je me calais à fond d'un coup sec.

Elvis devint rouge écarlate, respirant plus vite et avec difficulté. La petite Elvissime Platinay (de son vrai nom comme je l'appris plus tard) entourait la grosse tête de son père de ses deux bras en lui disant : alors ça te change des fesses de bébé mon grand salaud de papa que j'aime ? Je t'adore mon fils adoré répétait Elvis en boucle et tous deux s'embrassaient pendant que j'y allais de mes grands coups de boutoir encouragés par le spectacle touchant de cette charmante et pure scène de famille.

« Mais on aime bien les fesses de bébé aussi mon papa, mmm ? Oui les fesses de bébé farcies aux petites briouettes de bébé, répandait Jill, bien rissolées dans la cheminée, craquantes à croquer... »

J'étais soulagé de voir que la médiévalité ne se cantonnait pas toujours aux trois vieilles neries pour les enfants que serinaient les billiards d'écrans à des enfants robotisés. Au moins le sens de l'alchimie du retable enchanté trouvait ici une descendance moins misérable. « Et maman ? » osais-je proférer.

« Maman est dans un trou avec de la terre dessus », cria très haut et très fort la petite héritière délurée.

« Que tu crois » répondit une voix cavernue résonnant depuis l'autre bout de la salle, dans l'ombre d'une portière en velours cramoisi...

*Joybringer, Le goût de foutre (roman), Les Presses de Lassitude 2016. Traduit de l'anglais (États-Unis) par M. P. Comte*

surtout nulles) puissent le mettre au rencard! Avec ses banques! Ses avions! Son pouvoir sur tous et sur tout!

Pourtant, c'est le cas. Pour parler simplement, il suffit qu'un être révoque la toute-puissance de la normalité sur lui pour que celle-ci, triomphant partout ailleurs, perde son emprise impérieuse, sorcière.

C'est que le monde crétin est comme une chaîne dont la faiblesse est sur le maillon qui lâche — alors que la force de l'esprit n'est pas dans un enchaînement d'individus solidaires.

Révoquer, c'est exister, à l'instant, souverainement, et toutes les polices du monde n'y pourront rien changer. Pensez-y!

Sinon, toutes les polices du monde ne feront de vous qu'une bouchée... à votre demande.



txt est une publication des presses de lassitude.  
INFO@LASSITUDE.FR  
LASSITUDE.FR  
GRATUIT FRANCE 2015 - IX



9 782372 210881

## Révo(cation) Disso(lution)

Révoquer en soi-même la tyrannie du « monde normal » sans vivre de l'espoir qu'un « groupe de résistance » va se constituer et sauver l'essentiel, sans même savoir ce que c'est. Disloquer, dissoudre le harcèlement mental, le brouillage parasitant la pensée patiente et confiante, se constituer soi. Pas de révolution.